

taines gens, oubliant le passé, aveugles sur l'avenir, se sont crus obligés de consolider cette victoire, en reprenant l'air rébarbatif et grossier, en laissant pousser leurs moustaches et leur barbe, en fumant du tabac presque jusque dans les salons, en ayant peu d'égards pour les femmes, et en affectant de ne lancer leurs opinions que comme des apophtegmes ou des ordonnances.

C'est évidemment au marivaudage et au cagotisme de la restauration que nous sommes redevables de cette petite singerie des sans-culottes de 1793. Aussi, comme l'oscillation politique, imprimée par la restauration, a été bien plus faible que l'impulsion analogue donnée par le système monarchique au temps de Louis XVI, il s'ensuit naturellement que les petits *sans-culottes* de nos jours sont beaucoup moins forts et moins hideux que ceux du temps de M. Robespierre. On les surprend parfois tout honteux de leur propre rudesse, et dans leur costume comme dans leurs discours, il y a quelque chose d'aigredoux, d'austère et d'élégant, de brutal et de timide tout à la fois, qui leur donne une gêne habituelle dans le monde. En France, on a toujours du tact, et ils sentent que ces affectations puritaines, républicaines, ne conviennent nullement à notre temps et à notre nation.

Je n'oublierai jamais le phébus et l'afféterie

avec lesquels un jeune homme, incapable d'ailleurs d'exécuter une action cruelle, disait à une dame et à moi, quelques jours avant les journées des 5 et 6 juin 1832: «C'est, on doit le confesser, un grand, un énorme sacrifice; mais il faut du sang; oui, madame, il faut du sang!» Ce brave jeune homme était vêtu d'une redingote brune qui se confondait avec sa cravate noire; en parlant ainsi, il avait le coude gracieusement appuyé sur la cheminée, puis soulevant avec délicatesse une petite canne brune que tenait son autre main couverte d'un gant blanc: «Eh, mon Dieu! oui, répétait-il, sans changer de position ni de physionomie, il faut faire tomber trois ou quatre cents têtes pour consolider la révolution de 1830. C'est affreux à dire, observait-il en souriant à la dame qui le regardait avec effroi; mais c'est une vérité fatale, nécessaire . . . j'entends philosophiquement nécessaire.» Et il souriait encore en insistant sur ces paroles. Or moi, qui redoutais les malheurs qui sont arrivés à Paris trois jours plus tard, je fus épouvanté de la politesse féroce avec laquelle on m'avertissait du sort qui pouvait m'attendre. C'est là une des formes de la politesse en 1832.

Mais cette grossièreté recherchée, élégante même, des hommes de seize à trente-cinq ans, n'est pas causée seulement par les événements

et les passions politiques. Le mode et la nature des études auxquelles la jeunesse s'est livrée depuis quelques années, ont puissamment contribué à la faire naître. Ce goût presque exclusif que l'on a pris pour l'étude du moyen âge, est, parmi les causes secondaires de ce défaut, la plus importante. En effet, dans toutes les histoires, dans le détail des mœurs, dans les productions littéraires et des arts de cette époque, pour quelques vertus et certaines beautés assez rares, on n'y trouve ordinairement qu'un enchaînement de vices, de crimes et de singularités qui ne peuvent avoir d'attraits que dans des temps comme le nôtre, où la jeunesse elle-même est ruinée par le désenchantement et l'ennui.

Où, je n'en doute pas, c'est par ennui que l'on s'efforce de retremper son existence blasée, en imitant du mieux que l'on peut celle des hommes d'un autre temps où la vie était sans cesse agitée, toujours en danger et habituellement compromise. C'est par ennui que l'on se taille les cheveux comme au XIV<sup>e</sup> siècle, qu'on laisse croître sa barbe, que l'on porte des poignards sous le gilet, que les alcoves se tapissent d'armes de toute espèce, et que l'on s'exerce à manier l'épée en même temps que la dague. C'est par ennui, la chose est incontestable, qu'au milieu

d'une ville comme Paris, où tout est journellement prévu pour assurer le repos et la liberté publique, on rêve tyran, on veut redouter l'esclavage, on se flatte que des sbires, des reîtres ou des lansquenets sont appostés dans les rues pour vous saisir, vous traîner en prison, ou vous assassiner. C'est toujours le même cas que celui de ce contrebandier qui, s'ennuyant de la monotonie de la conversation de braves gens qui dinaient par hasard à la même table que lui, ne trouva rien de mieux à faire pour réveiller tant soit peu ses convives et se tirer lui-même de l'assoupissement où il tombait, que de faire feu sous la table avec ses deux pistolets d'arçon, chargés à balles. Pour moi, je ne doute guère que parmi les jeunes habitants de Paris bien élevés, qui ont pris part aux émeutes, il n'y en ait un bon nombre que l'ennui seul y a poussés.

Comme aux différentes époques de la monarchie, de la terreur, du directoire et de l'empire, le théâtre de nos jours entretient dans l'esprit des spectateurs le goût qui règne, celui des bizarreries et des atrocités gothiques. Chaque soir on y déploie les secrets d'une société aventureuse et cruelle; la grossièreté des mœurs y est rendue piquante, le vice amusant, et le crime seul y intéresse. Là notre jeunesse, ennuyée, désabusée, et qui aurait si grand besoin d'être

mise à un régime littéraire, très-doux et tout benin, vient au contraire pour s'y imbiber l'esprit et le cœur d'horreurs abominables. Elle s'y enivre à l'odeur du crime; elle y surcharge son âme d'une force qui n'a point d'objet, d'un courage qui ne sait où trouver de la résistance, d'un surcroît de colère et d'une surabondance d'énergie qui la forcent à se plaindre, à crier, et enfin à frapper n'importe sur qui ni sur quoi; le tout, selon le système du contrebandier, pour se sauver de l'ennui.

En France, où les passions fortes et durables sont extrêmement rares, on ne saurait croire combien l'ennui et la vanité y entretiennent de travers et même de vices. Aussi les commotions politiques les plus importantes, les opinions les plus graves, les révolutions les plus solennelles, qui se sentent toujours un peu de la frivolité de ceux qui les adoptent, s'annoncent-elles publiquement par les formes les plus puériles et les moins durables. Lors de la première révolution, tous les monuments que l'on éleva étaient de plâtre et de carton, et le premier soin que l'on eut pour prouver que l'on mourrait d'abord pour le roi constitutionnel, et ensuite pour la république, fut d'adopter un costume particulier. Depuis la révolution de 1830, le même enfantillage s'est encore reproduit; et chacun de nos jeunes

républicains, au soin qu'il prend de se faire reconnaître par l'étrangeté de son costume, peut faire penser de lui ce que La Fontaine disait du loup devenu berger :

Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :

C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.

Je ne sais si je m'abuse sur le parti que j'ai tiré de mes observations, mais dans les *farauts* de 1791, dans les *sans-culottes* de 1793, dans les *muscadins* du directoire, dans les *chambellans* de l'empire, dans les *puritains* de la restauration et les *républicains* de 1832, je crois retrouver le type éternel, bien que modifié, du *marquis français*; de ces gens du bel air, de ces beaux-esprits à la mode, de ces aimables roués qui, depuis la Fronde jusqu'à Louis XV, ont été, selon leurs inclinations, ferrailleurs, cruels ou galants, faisant de l'esprit ou crachant dans les puits pour faire des ronds, mais qui tous ont conservé traditionnellement l'habitude de s'habiller, de parler et d'agir autrement que tout le monde et de battre le guet pendant la nuit pour se désennuyer.

Le trait caractéristique et commun à toute la race issue du *marquis* est l'impolitesse et la dureté même envers tous ceux qui ne font pas partie de leur caste. Il y a dans les aristocraties démocratiques une morgue, un besoin de supériorité

permanente, qui rend les marquis-républicains infiniment plus susceptibles que ne l'étaient les marquis-gentilshommes. Et chez ces hommes qui rêvent et prêchent sans cesse l'égalité, il est curieux d'observer avec quelles nuances de dédain ils accueillent ou repoussent les personnes qui se rapprochent ou s'éloignent plus ou moins de leur opinion. Dans tous les temps, les coryphées populaires, les aristocrates républicains ont été infiniment plus hautains, plus inaccessibles que la noblesse des monarchies. Ordinairement ils ont autant d'orgueil et beaucoup moins de politesse. Or la politesse est naturelle en France, c'est ce qui a fait dire avec tant de raison et d'esprit que chez nous on a des opinions républicaines, mais que les mœurs sont monarchiques.

C'est ce mélange de dispositions incohérentes qui a fait échouer les projets de tous les hommes qui ont essayé jusqu'ici de faire du républicanisme en France. Encore aujourd'hui ils ne forment qu'une secte peu nombreuse, qui blesse et est blessée incessamment, parce qu'elle ne trouve sa place nulle part, et que sa prétendue franchise, qui n'est que de l'impolitesse et parfois de la brutalité, ne peut s'accommoder avec nos institutions, ni avec ce qui nous reste encore de nos anciennes habitudes religieuses, morales et politiques.

De là résulte, pour ceux de ces sectaires qui se sentent une certaine énergie, un ennui vague, un découragement mêlé d'orgueil et de colère, qui les fait jeter dans mille et mille travers. Ils se singularisent par leur costume, ils s'enivrent de tabac, et courent aux émeutes quand l'occasion se présente.

Ces distractions, souvent assez peu innocentes, ne sont au fond que des ridicules à la mode. Mais peut-être aurait-on le droit de faire un reproche plus grave à cette jeunesse si sage, si studieuse, disait-on, avant la révolution de 1830, et qui s'est montrée tout à coup impitoyablement ricaneuse, ingrate et insultante envers les hommes des générations qui l'ont précédée. Manquer d'égards et de respect envers ses pères, est plus qu'une impolitesse; et le cas est hors des limites de mon sujet.

Les liens de la discipline sont trop relâchés en France pour les enfants et les adolescents. Il y a un personnage dont l'importance s'est étrangement accrue depuis quelques années, et par le rôle qu'il a joué, ainsi que par les portraits trop poétiques que l'on en a tracés. C'est le *gamin*. Sans veille comme sans lendemain, oisif, sans besoins, mais avide de nouveau, et poussé par la témérité et la cruauté de l'enfance, le *gamin* pénètre partout, en écartant de force ceux

qui lui font obstacle. Toujours goguenard, fier, brutal, meurtrier même au besoin, il brave le canon, les lois, ses parents et Dieu même, s'il y croit. Le *gamin* est à part de la race des marquis; il est le Louis XIV, le Napoléon démocratique, et, dans la plénitude de son indépendance exorbitante, il se dit : La liberté, l'égalité, la république, c'est moi ! Aussi flatte-t-on aujourd'hui le *gamin* comme on a flatté Louis XIV et l'empereur ; car il paraît qu'il est dans la nature de l'homme de craindre ce qu'il a admiré, comme d'admirer tout ce qui lui fait peur.

L'égalité spirituelle était une préoccupation constante pour l'adolescence, lorsqu'elle recevait fortement l'influence d'une éducation religieuse. Alors on se confiait dans une justice éternelle, avec l'idée que le ciel étant d'une immensité infinie, et les âmes parfaitement déliées, chacun y trouverait place au besoin. Aujourd'hui où toutes les espérances sont exclusivement dirigées vers les avantages temporels ; maintenant où il y a si peu de place au soleil, en comparaison du nombre de ceux qui veulent se chauffer, on se coudoie, on se dispute, on s'injurie, on s'entre-tue même, pour gagner, défendre et garder son terrain. Un des traits caractéristiques de notre époque est que ces passions, toutes terrestres, qui ne tourmentaient autrefois les

hommes que lorsqu'ils avaient atteint la virilité, s'emparent aujourd'hui des étudiants, des collégiens, des écoliers, du *gamin* même, qui, exclusivement acharné à la conquête d'avantages et de droits temporels, se refuse, ainsi que les autres, aux bienfaits d'une éducation religieuse, morale et poétique.

Alors peut-on s'étonner de ce que notre pauvre jeunesse est inquiète, morose, et si subitement désabusée ? Hélas ! je la blâmais amèrement il n'y a qu'un instant, et maintenant je la plains ! Être sans espoir à vingt ans ! mépriser ce que l'on désire en même temps qu'on le recherche ! n'avoir en perspective pour paradis qu'une préfecture, la chambre des députés, ou le portefeuille de ministre ; c'est bien triste pour un cœur jeune, pour une âme à l'aurore de la vie, à qui la terre paraît ordinairement trop restreinte et le ciel à peine assez vaste !

C'est cet avenir tout matériel de l'existence qui produit le dégoût précoce de la vie dont nos jeunes gens sont si péniblement travaillés ; aussi se fait-on scrupule de signaler leurs travers quand on en connaît la véritable source. Il faut traiter notre jeunesse comme un malade dont les nerfs agacés provoquent les pleurs, les fantaisies et la colère.

L'ennui et la vanité, voilà les causes de ce

mal. L'une vient de ce que, dans l'enfance, l'âme et le corps ne sont pas assez simultanément occupés; l'autre nous trompe toujours sur la puissance de nos facultés.

L'établissement d'écoles pour les enfants en bas âge, le maintien d'une police sévère pour les adolescents des classes pauvres, dont l'indépendance, hors de chez eux, est beaucoup trop illimitée, et le rétablissement d'une discipline plus ferme et d'études plus fortes dans les institutions de toute espèce, tels sont, à notre avis, les correctifs les plus prompts et les plus puissants pour arrêter, dans sa source, les progrès d'un mal qui dispose la jeunesse à l'ennui, au découragement, à l'indifférence, et par conséquent à l'égoïsme et à l'impolitesse.

Au surplus, il s'en faut bien que je sois de ces hommes qui critiquent pour le plaisir de parler ou d'écrire. Lorsqu'un défaut me semble incurable, je n'en parle pas. Mais quant à l'impolitesse qui règne parmi les jeunes gens de 1832, je ne crains pas de la présenter sous ses formes les plus bizarres, dans ses effets les plus nuisibles, parce que ce n'est plus qu'une mode causée par l'ennui, et qu'ainsi qu'il a été dit déjà, tous les Français, abstraction faite de leur rang et de leur fortune, mais qui ont une occupation fixe et le soin d'une famille, pratiquent la poli-

tesse, et la perfectionnent chaque jour en eux-mêmes comme en ceux qui les entourent. J'ai donc voulu démontrer seulement que l'impolitesse est causée par l'égoïsme, et que l'égoïsme est le défaut le plus fatal à une société.

Cette vérité, j'ai d'autant moins craint de la reproduire à ce sujet, en exposant les ridicules, les défauts et les fautes de la jeunesse de 1832, qu'aujourd'hui, où à peine nous avons atteint la moitié de l'année suivante, presque toutes ces folies fantastiques, littéraires et politiques, sont déjà tellement affaiblies que, d'ici à peu de mois, il en restera à peine des traces suffisantes pour que l'on ne puisse pas douter de la fidélité de mes observations.

J.-E. DELÉCLUZE.

